



NOUVELLE REVUE

THÉOLOGIQUE

90 N° 6 1968

Allocution en la fête du 1er mai sur le travail
et ses problèmes

ACTES DU SOUVERAIN PONTIFE

p. 651 - 652

<https://www.nrt.be/es/articulos/allocution-en-la-fete-du-1er-mai-sur-le-travail-et-ses-problemes-1620>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Allocution en la fête du 1^{er} mai sur le travail et ses problèmes. — (L'Oss. Rom., 2-3 mai 1968).

Le mercredi 1^{er} mai, l'audience générale hebdomadaire a eu lieu à la Basilique Saint-Pierre. Le Souverain Pontife a traité du sens du travail et des conditions dans lesquelles il s'exerce actuellement :

« Voici que nous célébrons ensemble le 1^{er} mai, la fête du travail. C'est une fête récente, qui fut introduite dans le calendrier religieux ces derniers temps ; et il est clair que l'Eglise, l'introduisant dans la série de ses célébrations, manifeste une intention rédemptrice, comme un désir de recouvrement, certainement un but sanctificateur. Il s'était produit ces derniers siècles une faille entre la psychologie des travailleurs et la psychologie religieuse, une faille qui a eu de grandes répercussions sociales et qui tient encore éloignées de la foi de si nombreuses foules d'hommes et de femmes, qui trouvent dans le travail, non seulement leur occupation, mais aussi leur valeur spirituelle, l'expression de leur conception suprême de la vie, en opposition à la vie chrétienne.

C'est là un des plus grands maux de la société moderne et que tous désormais devraient pouvoir résoudre de soi, non seulement en hommage à la vérité mais encore à l'avantage du travail lui-même et des travailleurs qui portent dans leur vie la marque distinctive du labeur et de l'activité productrice.

En fait, pour ce qui regarde le travail, la pensée chrétienne, et par le fait même l'Eglise, le considère comme expression des facultés humaines, non seulement physiques, mais encore spirituelles, car elles impriment dans le travail manuel le signe de la personnalité, et donc son progrès, sa perfection, et enfin son utilité économique et sociale. Le travail est l'explicitation normale des facultés humaines, physiques, morales, spirituelles ; il revêt donc la dignité, le talent, le génie de progrès et de perfection de l'homme. Il en développe la fondamentale pédagogie, il indique la taille de son développement. Il obéit au dessein primitif de Dieu créateur, qui veut que l'homme soit un découvreur, un conquérant, un maître de la terre, de ses trésors, de ses énergies, de ses secrets. Le travail n'est pas, en soi, une pénitence, une décadence, un joug d'esclave, comme le considéraient les anciens même les meilleurs ; mais il est l'expression du besoin naturel de l'homme d'exercer ces forces et de les mesurer aux difficultés des choses, pour réduire ces dernières à son service ; c'est le développement libre et conscient des facultés humaines, des mains humaines guidées par son intelligence. Il est donc noble, comme toute autre activité humaine, et il est sacré.

Ici, deux interrogations, parmi tant d'autres, arrêtent le cours facile de ces pensées. La première : que devons-nous dire du travail quand il est dur, opprimant, inapte à atteindre son premier résultat, qui est le pain, les ressources économiques suffisantes pour vivre ; quand il sert à accroître la richesse des autres au prix de sa propre misère ; quand se manifestent les signes d'inégalités sociales et économiques insurmontables et intolérables ? La réponse théorique est facile, même si dans la pratique elle est souvent difficile ; c'est une réponse,

forte de la souffrance humaine, une force victorieuse à la fin : il faut réclamer pour le travail des conditions meilleures, progressivement meilleures ; il faut assurer au travail sa justice qui change le visage douloureux et humilié du labeur, et rende à ce labeur un visage vraiment humain, fort, libre, joyeux, rayonnant de la conquête des biens non seulement économiques, suffisant à une vie digne et saine, mais des biens supérieurs de la culture, du renouveau, de la légitime joie de vivre et de l'espérance chrétienne.

Beaucoup a déjà été fait sur cette voie, mais il reste beaucoup à faire. Les grandes encycliques pontificales ont élevé la voix, haute et grave, dans ce domaine ; et également les pasteurs, les maîtres et les représentants du laïcat catholique. Aujourd'hui Nous Nous rappelons ces paroles magistrales, comme celles en qui résonne l'écho de nos textes liturgiques. L'Eglise honore ainsi le travail, et marche elle aussi, non à l'arrière-garde, mais sur la voie majestueuse de la civilisation de notre temps.

L'autre question, qui surgit spontanément quand on parle du travail, est relative aux nouvelles formes qu'a pris le travail moderne, la forme industrielle, les machines, la production en série, qui a transformé notre société et a marqué la distinction et l'opposition des classes sociales. Que dirons-Nous ? On a tant écrit, tant dit, tant fait sur ce thème, que Nous ne voudrions pas apparaître simpliste dans notre réponse. Mais vous connaissez la simplicité élémentaire de nos rencontres. La première réponse est celle-ci : l'Eglise admire et encourage cette puissante expression du travail moderne, parce qu'elle vise à multiplier les biens économiques de manière à ce que tous puissent en jouir dans une mesure suffisante ; parce que, rendu plus puissant par les machines, le travail de l'homme pèse moins sur ses propres épaules. Nous pourrions même ajouter : parce qu'organisé comme il l'est le travail moderne crée de nouveaux rapports sociaux, une nouvelle solidarité, une nouvelle amitié entre ceux qui s'y livrent, spécialement entre travailleurs. C'est donc un bien, si vraiment la solidarité dans l'amour les unit et donne à la société un ensemble de rapports humains plus serrés et plus conscients, si elle les associe d'abord dans la convergence des différentes catégories que réclament les divisions indispensables d'un travail complexe et organisé à accomplir, et ensuite dans la garde de l'intérêt commun. Mais en même temps elle forme les travailleurs à une conception organique de la société, qui doit résulter non point du heurt d'avidités opposées et irréductibles, mais de l'harmonie dialectique que demandent la collaboration à un ordre juste pour tous et la participation à un bien commun rationnellement distribué. Cette conception est encore en grande partie une espérance, mais elle est aussi une réalité qui mûrit là où la vision chrétienne de la société et le concept sacré de la personne humaine — que seul l'évangile finalement peut définir et défendre — imprègnent la mentalité du progrès humain.

Que de choses il faudrait encore dire ! Mais elles vont pour ainsi dire d'elles-mêmes ; la religion est à la racine et au sommet du développement qui rend plus grands le concept et la réalité du travail. La religion a son enseignement même au sujet de l'aspect de fatigue et de peine que le travail ne perd jamais, et en rappelant la malheureuse origine (cfr Gn 3, 19), elle en suggère aussi l'épilogue heureux et sublime, sa valeur rédemptrice (cfr Mt 5, 6) ; et, comme si l'enseignement ne suffisait pas à nous persuader de l'honneur et de l'amour que nous devons au travail humain, notre religion nous offre aujourd'hui un exemple et un protecteur, l'humble et grand saint Joseph, maître d'œuvre du Christ, des mains de qui jaillit l'œuvre de la création et de la rédemption. Vénérons Joseph, le menuisier de Nazareth. En son nom, Nous saluons et bénissons aujourd'hui tous les travailleurs. Et, comme d'une façon ou d'une autre, vous êtes tous des travailleurs, de grand cœur Nous vous bénissons tous. »